

UN SYNTAGME CONTEMPORAIN : LA CRISE DU « VIVRE ENSEMBLE »

Catherine Lazarus-Matet

« Voici la vision d'un Vivre-Ensemble qui semble parfait, comme s'il réalisait la symbiose parfaitement lisse d'individus cependant séparés. Il s'agit du banc de poissons : "rassemblement cohérent, massif, uniforme : sujets de même taille, de même couleur, et souvent de même sexe, orientés dans le même sens, équidistants, avec mouvements synchronisés". » Roland Barthes, en 1977, dans son premier cours *Comment vivre ensemble ?*, au fil duquel il cherche comment conjointre liberté individuelle et vie collective, trouve là son impossible définition du « vivre ensemble » humain qu'il traitera dans sa difficulté, dans sa négativité¹. Nous verrons quel fantasme, comme il le qualifie lui-même, nourrit sa vision et lui fournira une solution personnelle. Ce thème, vieux comme le monde, connaît actuellement une résurgence significative du malaise de notre époque à travers nombre de colloques et de publications. La formule du « vivre ensemble » est adoptée par tous, pour alerter sur la crise de celui-ci. Comment recréer en démocratie du lien social dans un monde marchand, marqué par le chiffre, la jouissance du Un, la discrimination, l'intolérance, la crise économique, la perte du symbolique, l'indignation, la chute des puissants, le succès des discours extrémistes, etc. ? La question même semble, au moins, réunir ceux qui s'y attèlent. Nouer diversité et démocratie, tel est l'enjeu de ce pari contemporain.

Ainsi, le Conseil de l'Europe a demandé en 2011 un rapport à d'« éminentes personnalités » du même conseil, sous la direction de Joschka Fischer, sur le *Vivre ensemble*². Le Conseil économique social et environnemental a organisé un colloque *Vivre ensemble* en décembre 2011, à Paris³, et a demandé un sondage à IPSOS⁴. La Fondation de France a organisé

¹ Barthes R., *Comment vivre ensemble*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Seuil Imec, novembre 2002, p. 71.

² Conseil de l'Europe, Rapport demandé à d'éminentes personnalités sur le vivre ensemble, «Vivre ensemble – Conjuguer diversité et liberté dans l'Europe du XXIe siècle», 2011

<http://www.coe.int/lportal/web/coe-portal/event-files/our-events/the-group-of-eminent-persons?dynLink=true&layoutId=581&dlgroupId=10226&fromArticleId=>

³ Conseil économique social et environnemental, colloque "Vivre ensemble entre confiance et défiance", décembre 2011. Voir le programme et suivre les débats :

<http://www.conseil-economique-et-social.fr/sites/default/files/articles/fichiers/programmeVE%2030-11-2011.pdf>
<http://vivrensemble.lecese.fr/>

⁴ Etude IPSOS pour KPMG et le CESE sur les questions du « Vivre ensemble », de confiance et de défiance posées aux Français.

<http://www.conseil-economique-et-social.fr/sites/default/files/communiqués/CESE%20-%20IPSOS.pdf>

en 2010 un colloque, autour du même intitulé⁵, de même la Fondation pour l'Innovation en Politique qui a réuni en 2010 des membres du gouvernement, des scientifiques, des économistes⁶. La revue *Causeur*⁷ vient d'y consacrer tout un dossier dans son numéro de décembre, *etc. etc. etc. etc.* Des publications, des enquêtes internationales, trop nombreuses pour être toutes considérées, vont dans ce sens⁸. Sans parler de Stéphane Hessel et son indignation, puis la suite avec Edgar Morin⁹, eux plus soucieux de salut public, et Pierre Rosanvallon qui vient de publier *La société des égaux*¹⁰ et un ouvrage collectif, *Refaire société*¹¹. Et encore *Entre naturalisme et religion* de Jürgen Habermas, publié en France en 2008¹².

Le délitement du lien

La république laïque affronte un de ses symptômes, ce quelque chose qui cloche dans le vivre ensemble. On pourrait en établir le lexique : citoyenneté, identité, liberté, solidarité, communauté, exclusion, intégration, religion, islam, nationalité, individu, lien social, tolérance, multiculturalisme, repli sur soi, égalité, origine, langue, humanité, cohésion, technologie, pouvoir, défiance, confiance, école, politique, réseaux sociaux, révolution, mondialisation. Mais ce lexique se réduit à une mise en tension entre délitement du lien social, accueil de la diversité et ce qu'il advient de l'identité. Le terme de ségrégation n'est guère présent, hormis chez l'évêque d'Agen, Monseigneur Hubert Herbreteau. Le lien que fait Lacan entre fraternité et ségrégation¹³, ses remarques sur la méchanceté qui habite le prochain¹⁴ viennent nourrir l'appel du prélat à l'amour du prochain, lequel horrifiait Freud comme Lacan, et à une fraternité universelle¹⁵.

Les réflexions sur le vivre ensemble naissent surtout d'un trou qui s'est creusé, repris dans les termes de fracture et de rupture, du lien social depuis les années 1980. La société de la jouissance de l'Un n'est plus celle dont Lacan évoque la « gentillesse ». Il donne en une phrase

⁵ Fondation de France, Colloque « Mieux vivre ensemble localement... une utopie ? », avril 2011. <http://www.fondationdefrance.org/Nos-Actions/Evenements-et-colloques/Colloque-Mieux-vivre-ensemble-localement-une-utopie>

⁶ Fondation pour l'innovation politique (Fondapol), débats, mai 2011 <http://www.fondapol.org/category/debats/colloques/page/2/>

⁷ « Vivre ensemble », *Causeur*, n°41, novembre 2011. Certains articles parus sur : <http://www.causeur.fr/kiosque/novembre-2011-n°41>

⁸ Allez sur Google, tapez « vivre ensemble », tout ou presque y est.

⁹ Hessel S., *Indignez-vous !*, Paris, Indigène, 2010 et Hessel S. et Morin E., *Le Chemin de l'espérance*, Paris, Fayard, 2011.

¹⁰ Rosanvallon P., *La société des égaux*, Paris, Seuil, 2011.

¹¹ Rosanvallon P., ouvrage collectif, *Refaire société*, Paris, Seuil, 2011

¹² Habermas J., *Entre naturalisme et religion*, Paris, Gallimard, 2008.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 132.

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 132.

¹⁵ Herbreteau H., *La Fraternité, entre utopie et réalité*, Paris, l'Atelier, 2009.

simple une leçon aux tenants d'un altruisme naïfs, ce dont ne saurait être taxé nécessairement l'altruisme. À propos d'une grève, entraînant une coupure de courant, Lacan dit en 1972 : « Alors, je me disais que, bien sûr, cette coupure ne nous venait pas de personne, mais d'une décision des travailleurs. Moi, j'ai un respect que l'on ne peut imaginer pour la gentillesse de cette chose qui s'appelle une grève. Quelle délicatesse de s'en tenir là. Une grève, c'est la chose du monde la plus sociale qui soit. Elle représente un respect fabuleux du lien social. »¹⁶

Mais l'époque n'est plus celle de la cause politique et d'un syndicalisme fort. Le dernier film de Robert Guediguian, *Les neiges du Kilimandjaro*, montre d'ailleurs comment les vieux discours, liant les travailleurs, pour le meilleur et pour le pire, sont obsolètes, et génèrent de la violence quand le cas particulier n'est pas mis au premier plan. Les débats tournent davantage, dans un monde qui a changé, sans l'action des travailleurs, ni des citoyens – sauf à faire reconnaître les communautés ethniques, sexuelles, religieuses – sur les réponses que la République doit trouver à la cohabitation de groupes divers. Lacan parlait de respect. On sait aujourd'hui la susceptibilité agressive qui accompagne ce mot. À l'heure où Nicolas Sarkozy, auteur du célèbre « Casse-toi, pauvre con ! », voulait un débat sur l'identité nationale, que l'opinion a refusé, on est passé à l'époque du *post*, du post-national : les critères de la démocratie laïque ne peuvent être statiques ; la référence à la norme d'un individu libre de ses convictions dans le privé et, d'où qu'il vienne, devenant citoyen se fondant dans le corpus public est bousculée. Ainsi l'artiste Ai Weiwei qui, à l'occasion emprisonné, peut se déployer nu sur le Net sans aucune limite à sa liberté, et peut régler ses dettes à l'État grâce aux dons des internautes !

Dans *Causeur*, quelques-uns traitent de la question avec humour : on doit vivre ensemble, on n'a pas le choix ! Aujourd'hui, on ne fait plus de politique, mais du textile : on doit tisser, retisser. Ou encore : quand je dis à un homme « vivons ensemble », il veut vivre avec une autre ! D'ailleurs, les avatars du non rapport sexuel ne sont pas très présents dans les discussions. Un peu chez Alain Finkielkraut qui fait une démonstration, à partir de la galanterie française, d'un lien entre la violence des « quartiers » et l'irrespect de la féminité¹⁷.

Ernest Renan, en 1882, avec *Qu'est-ce qu'une Nation ?*, prévoyait une confédération européenne, la nation étant conçue comme mouvante, relevant, pour sa réussite collective, d'un consentement, d'un « désir de vivre ensemble »¹⁸. Il tentait de lier le respect de l'autre (pays, culture, langue) et la considération des désirs et besoins des hommes. Plutôt moderne, avec une pointe d'utopie. L'heure n'est pas plus à l'utopie, même pour faire avancer les idées.

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 182.

¹⁷ *Causeur*, n° 41, *op.cit.*

¹⁸ Renan E., *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997.

La république des « Un-tout-seul »

Barthes, lui, cherche à construire une utopie sociale qu'il fonde sur son « fantasme idiorrythmique ». Pour trouver à quelle distance il faut se tenir des autres pour une sociabilité sans aliénation, une solitude sans exil, il s'appuie sur Jacques Lacarrière qui, dans *L'été grec*, évoque l'idiorrythmie réglant la vie de certains moines du Mont Athos : chacun vit à son rythme, rattaché à la communauté qui fait place à la temporalité singulière. Seul avec les autres. Pour Barthes, ce serait la solution. Mais il abandonnera cette utopie pour tous car, comme toutes les utopies, elle est sociale, et traite du pouvoir. Il cherche autre chose et sa réponse sera sa propre solution : comme écrivain, il vit son rythme propre, en lien avec la communauté des lecteurs ! De plus, dira-t-il, l'idiorrythmie a sa limite car on ne peut concevoir de groupe sans cause.

L'utopie, Lacan la reprend dans son sens étymologique, « lieu de nulle part », « pas de lieu ». Il dit, en 1969, à propos de la liberté de pensée, qu'il n'y a pas, que : « [...] c'est de l'utopie que la pensée serait libre d'envisager une réforme possible de la norme. C'est ainsi que les choses se sont présentées dans l'histoire de la pensée, de Platon à Thomas Morus »¹⁹.

Ce vivre ensemble apparaît comme une norme politique contemporaine, soit sur son pire versant, celui des extrémistes, soit sur son versant humaniste, souvent bien pensant, qui n'invente pas grand chose, mais cherche. Mais il n'a même pas la lucidité et la vigueur de ce que Levi-Strauss écrivait dans *Race et histoire* : « Les sociétés humaines ne sont jamais seules ; quand elles semblent le plus séparées, c'est encore sous la forme de groupes ou de paquets »²⁰.

La tâche est complexe, et nous en donnerons un aperçu à partir de quelques travaux. Ce que Jacques-Alain Miller disait, lors d'un entretien dans *Le Point*, permet de résumer cette difficulté. Évoquant Lacan qui déduisait que « la sexualité allait passer du “Un” fusionnel au “Un-tout-seul” », au « chacun sa façon de jouir », il parle des « constructions sociales qui tenaient tout cet imaginaire en place », celui de la complémentarité des jouissances. « Maintenant, elles vacillent, car la poussée du “Un” se traduit sur le plan politique par la démocratie à tout va : le droit de chacun à sa jouissance propre devient un “droit humain”. Au nom de quoi la mienne serait-elle moins citoyenne que la tienne ? Ce n'est plus compréhensible. C'est aussi pourquoi le modèle général de la vie quotidienne au XXI^e siècle, c'est l'addiction. » Tout cet entretien éclaire le casse-tête à penser le vivre ensemble. L'identité, le racisme en sont des paramètres récurrents, et J.-A. Miller les évoque : « Le “Un”, c'est aussi le culte de l'identité

¹⁹Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 268.

²⁰Levi-Strauss C., *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1961, p. 16.

de soi à soi, la difficulté à supporter l'Autre, celui qui ne jouit pas de la même manière que vous. Quand c'était "chacun chez soi", pas de racisme, sinon, bien sûr, celui des hommes à l'endroit des femmes, dont le désir n'est visiblement pas conforme au leur. Mais on est allé déranger des gens qui vivaient leur vie à leur façon, et c'est aujourd'hui le retour de bâton. On se transbahute, on se mélange, on se connecte. Il n'y a pas choc frontal des civilisations, mais, au contraire, un extraordinaire mixage des modes de vie, de jouissance et de croyance, qui travaille les identités et les refend de l'intérieur. Voyez l'assassin norvégien : il est du type "*Un-tout-seul*" ; il tue au nom d'une identité européenne largement imaginaire ; et il tue ses semblables, non les musulmans. Tout y est. Cet événement contingent, tragique et insensé est un miroir du monde. »²¹

Si les Indignés, occupés à plus d'équité que de « vivre ensemble », ne sont pas plus animés par une cause politique autre qu'une demande de démocratie, celle-ci est aujourd'hui le droit humain minimal exigible. Chaque débateur a son mode de faire avec le « Un », comme individu ou citoyen, et le tout démocratique. Seul A. Finkielkraut, soucieux de redonner à l'école sa vertu de lieu où l'on laissait à la porte ses particularités familiales et culturelles, veut ramener, d'abord les enfants, à un effacement du règne de la jouissance individuelle, pour retrouver l'*Aidos* classique, cette pudeur, qui associée à la « restriction de l'estime de soi », prônée par Kant, serait en mesure de redonner un socle à une identité collective.

L'illusion fraternelle

Le Rapport *Vivre ensemble* du Groupe d'éminentes personnalités du Conseil de l'Europe intitulé « Conjuguer diversité et liberté dans l'Europe du XXI^e siècle » traite d'abord de ce qui constitue une menace pour l'Europe, puis de ce que cachent les risques identifiés et propose des réponses en forme de principes qui constituent, à l'intention des institutions et des citoyens, « un manuel de la diversité ». Il illustre, par des exemples d'action et d'initiatives, les modèles à suivre. Dans ce vaste travail, fondé sur les valeurs de la Convention européenne des droits de l'homme, quelques points sont mis en avant : montée de la discrimination, libre choix de l'identité nationale (de la bi-nationalité, « avec un trait d'union »), défense de la diversité, égalité devant la loi, droit de vote aux étrangers, absence d'excuses culturelles ou religieuses à la violation de la loi, déficit du *leadership*. Les auteurs dénoncent ce qui est à combattre et prônent ce qui est à défendre : si la loi du pays est respectée, la démocratie européenne se portera d'autant mieux qu'on y acceptera les croyances et appartenances de chacun. Mais se déduit une

²¹ Miller J.-A., « Les prophéties de Lacan », Propos recueillis par Labbé Ch. et Recassens O., *Le Point*, 18 août 2011.

impasse : l'exigence de sécurité d'une démocratie, protégeant la liberté d'expression et de choix (de religion, culture) de chacun, est considérée comme menacée par cette liberté même.

Notons un hic, significatif : une petite note clôt la liste des principes et tranche avec l'ensemble. Les auteurs n'ont pu se mettre d'accord sur un point : la question de savoir si les femmes sont autorisées à paraître en public entièrement voilées ! Quelque chose du féminin, ou d'un mode de traitement du féminin, vient se mettre en travers d'un discours homogène. À chaque peuple de se décider. La loi, la même pour tous...

Parmi les interventions au Colloque du CESE, celle de Tahar Ben Jelloun met l'accent sur le vivre ensemble comme non naturel, le racisme étant comme « une saison en trop », toujours dans les parages. Il est opposé à la bi-nationalité qui favoriserait le maintien de l'étranger. Selon lui, les immigrés maghrébins laïcs ont plus de facilité avec le règne de l'individualisme français que ceux qui, selon les pays d'où ils viennent, et quand ils sont religieux, sont familiers du modèle social de la tribu, dont « l'esprit de corps » et la solidarité favorisent le repli sur soi.

Toujours, dans le cadre du CESE, Jean-Claude Ameisen considère qu'il n'y jamais eu dans l'Histoire de grandes proclamations d'universalité des droits de chacun qui ne contenaient pas l'exclusion. Ainsi la démocratie athénienne déclarait la liberté pour tous, mais ce « tous » excluait femmes, esclaves et étrangers. Pour lui, suivant Amartya Sen (il renvoie à *Identité et violence : L'illusion du destin*²²), qui a introduit en économie un Indice de bien-être individuel, la violence naît de l'assignation des individus à une identité fixée, alors qu'il faudrait faire prévaloir un principe de reconnaissance et d'inclusion qui s'accorderait avec une destinée non figée. Aujourd'hui la liberté est contraire à la solidarité : la solidarité étouffe la liberté, ou la liberté conduit à l'abandon de la solidarité. Il est sensible à la vulnérabilité des moins nantis, les plus aisément exclus d'une qualité de santé, de soins, *etc.*, exclusion que l'on ne veut pas voir.

Sur cette question de visibilité, Souleymane Bachir Diagne, professeur de philosophie à Columbia, fait au CESE un bel exercice à partir d'un graffiti vu dans le métro : « Regardez autour de vous, Le Pen a raison ». Sensible à la notion de minorité « visible », il développe son propos sur la rupture du lien avec l'autre introduite par le regard posé sur celui-ci. Il a un discours optimiste, celui d'une société qui se transforme, accueille l'hétérogène, et va vers sa propre jeunesse, opposée à une société de l'homogène et de l'identité qui va vers sa mort, celle d'un regard sans réciprocité. Il rend la République responsable de ne pas valoriser l'« entre-regard ». Il stigmatise le paradoxe des femmes en burqa qui veulent faire partie de la société en restant dans leur maison. L'élection d'Obama lui semble relever d'une société post- raciale.

²² Sen A., *Identité et violence : L'illusion du destin*, Paris, Odile Jacob, 2007.

Toujours au CESE, Julia Kristeva parle du handicap. En analyste, elle considère que les démocraties n'ont pas su intégrer les figures de la castration que sont les handicapés, sujets politiques à part entière. Le politiquement correct veut en faire des catégories, vulnérables et fragiles. Le destin moderne de l'humanité libre, c'est d'intégrer le déséquilibre qui fait partie du sujet parlant. Elle prône un humanisme des singularités partagées, un partage de l'exclusion cohérente avec le manque à être de chacun. Aujourd'hui, soit on pleure sur les handicapés, soit on les glorifie (jeux olympiques, exploits). Se référant à Diderot et sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, elle attend une obligation politique à garantir l'altérité. Une politique interactive, où l'intime a sa place, et non intégrative, le terme même instituant l'exclusion. Elle refuse la mise en avant de la seule vulnérabilité pour la remplacer par la créativité liée au désir singulier de tout être, vulnérable par définition. L'intime contre la gestion. Elle adopte un terme de l'astrophysique, le multivers, comme mode d'humanisme sans universalisme.

Enfin encore au CESE, Dominique Lecourt, penseur du principe de précaution, retrace la visée progressiste de la science, qui, au siècle des Lumières, avait pour but la liberté individuelle par et pour une œuvre collective. Le consumérisme a réduit l'être humain à un être de besoin, mué par le calcul en agent rationnel. L'homme de rêve, de désir et d'invention a été oublié. On est entré dans une crise de cette vision de l'efficacité, l'ère de la révolution électronique, de la santé parfaite, du post-humain, des nanotechnologies. Avec tous ces possibles, la vie n'est pas plus vivable, il faut une raison de vivre, dit-il. On n'est plus à l'ère du scientisme brandi comme progrès de la société. Il pose des questions de fond sur la responsabilité nécessaire devant le progrès et ses risques, s'inspirant du principe de responsabilité de Hans Jonas. La science a induit en morale et en politique un désir d'irresponsabilité. Peur diffuse et solitude vont avec l'illimité des moyens de communication. Le progrès moral et politique, pour lui, ne relève pas d'un culte voué à l'Humanité, mais de la reconnaissance des qualités de l'autre pour inventer sa propre vie, et dans la faculté de juger, de se tromper, d'entreprendre. Au-delà de toute considération de groupes et d'exclusion, son propos est de loger tout le monde à la même enseigne devant le réel de la science et ses effets.

Quelques mots à propos de Pierre Rosanvallon. Nous n'avons fait que survoler *La société des égaux*. Indiquant qu'avant l'ère capitaliste, « c'était le temps de l'égalité heureuse » (sic), il se demande comment être semblables et singuliers, égaux et inégaux, pour l'avenir de la démocratie. Le chapitre 5, « Vers une économie générale de l'égalité » propose comme tâche prioritaire une « renationalisation » des démocraties, c'est-à-dire un renforcement de la cohésion des membres et une réappropriation du politique, les classes devenant des nations séparées. Son

vocabulaire est peu maniable : inégalité-monde, inégalité-société. Il a fait paraître un recueil d'articles, *Refaire société*, où Robert Castel traite à sa façon du règne du Un, du côté de l'individu, et de l'injonction contemporaine faite à celui-ci d'être entrepreneur de lui-même. Dans cette visée, il y a les gagnants et les perdants. Le capitalisme financier mondialisé a créé des individus par défaut. L'impératif universaliste de réussite a renforcé l'inégalité. Un individu n'existe pas sans le socle que la société peut lui offrir. Il espère un discours qui dépasserait l'ambiguïté de celui des politiques qui promeuvent l'individu, occultant la difficulté de l'homme à tenir debout tout seul.

Enfin, nous ne résumerons pas ici le point de vue d'Alain Finkielkraut, mais renvoyons à la lecture de « Sommes-nous encore un Nous ? »²³. Il ne situe pas son propos à partir du Un mais d'un Nous. Son long texte, accompagné d'un parfum passéiste et pessimiste qui est le sien, donne des éléments de discussion sur l'identité et la liberté au temps de la diversité, qu'il est possible d'épingler par quelques traits. La France c'est lui, dit-il à propos d'un jeune d'origine maghrébine qui parle de lui-même : « Je ne suis pas un Français issu de l'immigration, je suis un Français faisant partie de la diversité française » ; ou encore quand il expose que de jeunes élèves des « quartiers » refusent d'étudier Voltaire ou Rousseau, contraires à leur religion, et de jouer *Tartuffe* de Molière. Quant à apprendre « nos ancêtres les Gaulois »... Il s'interroge donc sur la responsabilité de chacun, et de la République sur ce qu'elle veut transmettre. Il voit dans le politiquement correct, dans la lutte contre l'intolérance, un risque de contagion mimétique, qui laisse ouverte une possible omission du politiquement « abject », le racisme français.

Que dire, en fin de compte de cette juxtaposition d'arguments divers, quand c'est l'orientation lacanienne qui nous éclaire dans ce chemin politique ? Tous ou presque tiennent compte de la primauté de l'*individu*, c'est un paramètre contemporain majeur, et s'essaient à nouer l'Un et le Tout. Il est notable que la femme voilée sème le désaccord. La France a d'ailleurs été contestée pour avoir légiféré dans ce domaine. Dans un entretien avec Marlène Belilos, Gennie Lemoine évoque la pulsion de mort, et dit combien Freud voulait que l'homme sache les ravages qu'elle peut causer. Il lui fallait l'extraire pour en faire quelque chose. Les grandes œuvres littéraires et philosophiques de l'humanité servent aussi à cela, dit-elle. Elle évoque le pessimisme de Freud et elle dit avoir entendu Lacan se trouver plutôt optimiste : « Il a en effet prôné le signifiant, l'objet *a*, toutes choses qui sauvent du désespoir. Finalement, pour Lacan, le

²³Causeur, *op.cit.*

sujet lui-même peut faire quelque chose. »²⁴ Il faudrait ajouter un traitement du réel ouvert à la vie, une lucidité qui est loin d'être sans solution, des appuis subjectifs aux dégâts imaginaires, et le rêve qui n'est pas chimère, mais possibilité de réveil. Lacan, à la toute fin de ... *ou pire*, il y a quarante ans, fait cependant part de la face sombre de l'avenir : « Le terme *frère* est sur tous les murs, *Liberté, égalité, fraternité*. Mais je vous le demande, au point de culture où nous en sommes, de qui sommes nous frères ? »²⁵ Et encore : « Puisqu'il faut bien tout de même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler. »²⁶

²⁴ *Freud et la guerre*, sous la direction de M. Belilos, Paris, Michel de Maule, 2011, p.102.

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...*Ou pire*, *op. cit.*, p. 235.

²⁶ *Ibid.*, p. 236.

Bibliographie

Ouvrages et articles de référence

Barthes R., *Comment vivre ensemble*, Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977), Seuil Imec, novembre 2002.

Finkielkraut A., « Sommes-nous encore un Nous ? », *Causeur*, n°41, dossier « Vivre ensemble », novembre 2011.

Freud et la guerre, s./dir. M. Belilos, Paris, Michel de Maule, 2011.

Glissant E., *Mémoires des esclavages*, Gallimard/La Documentation française, Paris, 2007.

Habermas J., *Entre naturalisme et religion*, Paris, Gallimard, 2008.

Herbreteau H., *La Fraternité, entre utopie et réalité*, Paris, l'Atelier, 2009.

Hessel S., *Indignez-vous !*, Paris, Indigène, 2010.

Hessel S., Morin E., *Le Chemin de l'espérance*, Paris, Fayard, 2011.

Levi-Strauss C., *Race et histoire*, Paris, Gonthier, 1961.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011.

Miller J.-A., « Les prophéties de Lacan », Propos recueillis par Labbé Ch. et Recassens O., *Le Point*, 18 août 2011.

Renan E., *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Paris, Mille et une nuits, 1997.

Rosanvallon P., *La société des égaux*, Paris, Seuil, 2011.

Rosanvallon P., ouvrage collectif, *Refaire société*, Paris, Seuil, 2011.

Sen A., *Identité et violence : L'illusion du destin*, Paris, Odile Jacob, 2007.

Études, enquêtes, documentation institutionnelle

Conseil de l'Europe, Rapport demandé à d'éminentes personnalités sur le vivre ensemble, «Vivre ensemble – Conjuguer diversité et liberté dans l'Europe du XXIe siècle», 2011

<http://www.coe.int/lportal/web/coe-portal/event-files/our-events/the-group-of-eminent-persons?dynLink=true&layoutId=581&dlgroupId=10226&fromArticleId=>

Conseil économique social et environnemental, colloque “Vivre ensemble entre confiance et défiance”, décembre 2011. Voir le programme et suivre les débats :

[http://www.conseil-economique-et-](http://www.conseil-economique-et-social.fr/sites/default/files/articles/fichiers/programmeVE%2030-11-2011.pdf)

[social.fr/sites/default/files/articles/fichiers/programmeVE%2030-11-2011.pdf](http://www.conseil-economique-et-social.fr/sites/default/files/articles/fichiers/programmeVE%2030-11-2011.pdf)

<http://vivreensemble.lecese.fr/>

Étude IPSOS pour KPMG et le CESE sur les questions du « Vivre ensemble », de confiance et de défiance posées aux Français.

[http://www.conseil-economique-et-](http://www.conseil-economique-et-social.fr/sites/default/files/communiqués/CESE%20_%20IPSOS.pdf)

[social.fr/sites/default/files/communiqués/CESE%20_%20IPSOS.pdf](http://www.conseil-economique-et-social.fr/sites/default/files/communiqués/CESE%20_%20IPSOS.pdf)

Fondation de France, Colloque « Mieux vivre ensemble localement... une utopie ? », avril 2011.

[http://www.fondationdefrance.org/Nos-Actions/Evenements-et-colloques/Colloque-Mieux-vivre-](http://www.fondationdefrance.org/Nos-Actions/Evenements-et-colloques/Colloque-Mieux-vivre-ensemble-localement-une-utopie)

[ensemble-localement-une-utopie](http://www.fondationdefrance.org/Nos-Actions/Evenements-et-colloques/Colloque-Mieux-vivre-ensemble-localement-une-utopie)

Fondation pour l'innovation politique (Fondapol), débats, mai 2011.

<http://www.fondapol.org/category/debats/colloques/page/2>